

# Liszt

## à travers son œuvre littéraire

---

DANS son petit livre savoureux sur les ziganes en Hongrie (cette Hongrie dont le vieux Joachim disait qu'il y avait plus de musique dans un coin de son ciel bleu que dans toute l'encombrante Allemagne), Liszt trace un ingénieux parallèle entre les ziganes et le peuple juif. Il semblerait, à lire le crayon qu'il esquisse de l'âme israélite, que c'est son propre portrait à lui qu'il a dessiné. Toutes les qualités d'intelligence, d'activité, de souplesse, d'habileté, la prodigieuse facilité d'assimilation, le goût prononcé pour la virtuosité, la ténacité qu'il montre comme étant celles des Hébreux, se trouvent être les siennes à un degré éminent. Liszt, qui est hongrois et écrit presque exclusivement en notre langue, s'est fait une âme d'Allemand, une âme romantique, ardente, généreuse, hardie à la fois et rêveuse d'idéaliste et d'homme d'action. Il résume en soi l'effort esthétique total du germanisme, il le résume en le déformant. Aucune de ses idées n'est très originale. Plus qu'un esprit inventif il fut l'apôtre qui, de l'autorité de sa parole, a répandu les bonnes semences, le précurseur d'un Messie incarnation des aspirations romantiques, Richard Wagner.

Le Liszt qui nous intéresse n'est pas celui de l'opuscule sur Chopin ni celui sur les ziganes, moins encore celui des articles sur les drames wagnériens, mais bien l'auteur habile et averti des pages sur Mozart, Gluck, Beethoven, Schumann, Schubert, Berlioz. A propos de la musique qu'il aime, il expose des théories esthétiques et tire des chefs-d'œuvre des maîtres, fort judicieusement, des arguments en faveur de ses idées.

Et tout d'abord Liszt nous apparaît infiniment intelligent, plus intelligent que sensible, plus artiste que musicien. Je dirai même qu'il ne fut musicien que parce qu'il fut virtuose et parce qu'il était romantique. Non qu'il n'aima chèrement la musique. Peu d'hommes ont parlé avec plus de tendresse émue de cet art *en qui s'incarne le sentiment*. Mais l'imprécision adorable du langage musical le trouble et c'est le seul point par où il fut français. Avec son esprit lucide il ne lui suffit pas de sentir comme un Mozart ou un Schumann ; il veut comprendre, et c'est pourquoi ce romantique qui travailla au triomphe de la chimère du romantisme : l'union de tous les arts dans la musique, ne fut pas goûté du plus adorable, du plus pur des romantiques, Schumann, et ne le goûta qu'à demi.

En effet, Liszt est romantique par l'idée qu'il se fait du rôle social de l'artiste d'abord. Paganini qui eut sur son développement une si bienfaisante influence, est pour lui le dernier représentant de la pure virtuosité qui est un but, non un moyen, le type de l'artiste égoïste qui n'existe que pour soi. « Il fut grand ? Savons-nous à quel prix l'homme achète sa grandeur. » Le prix dont Paganini paya la sienne lui semble exagéré. Le but de l'artiste n'est pas de paraître, et d'étonner. Il a un rôle à jouer, celui « d'allumer et d'entretenir dans les cœurs le goût du beau ».

L'artiste n'a rien de commun avec ceux « qui essaient de résoudre l'énigme humaine par une extension d'avantages personnels » ; servir l'idée du beau moral et intellectuel, voilà le but de celui qui « est toujours un étranger parmi les hommes ». Le succès d'un virtuose n'est qu'une marque de respect à une personne, non le résultat d'un sentiment. Et il raconte à cette occasion une curieuse anecdote. Il s'amusa parfois à jouer en public certain morceau qu'il donnait comme étant tantôt de Beethoven, tantôt de Czerny, tantôt de lui-même. Le morceau attribué à Beethoven (car déjà régnait la Beethovenmanie), remportait un succès prodigieux ; on l'écoutait à peine quand il était de Czerny et quand il était de Liszt on le trouvait charmant ou pas mal !! Il faut créer un art social qui n'existe plus ou qui n'existe pas encore et pour cela il ne suffit pas à un musicien « d'avoir acquis de l'habileté et du métier. Il doit être un

homme considérable puisque l'humanité, à son contact, s'améliorera ». Et ce n'est point le moindre mérite de Liszt d'avoir contribué puissamment à rehausser la dignité de l'artiste, du musicien surtout.

Où il est romantique encore, c'est dans son admiration respectueuse du passé. Il est curieux que le contemporain de Schumann, de Ingres, de Delacroix, de Hugo, de Wagner, de Rude, de Berlioz, regarde avec regret en arrière, vers des époques où la fleur de l'art, pensait-il, était plus vigoureuse.

Et cependant personne n'a proclamé avec plus de force la nécessité de renouveler l'art, sa foi dans l'avenir, dans le progrès.

Contrairement aux romantiques allemands dont l'œuvre littéraire voudrait rivaliser avec la musique, s'élever jusqu'à la musique pour n'être plus que sentiment pur, lui voudrait que la musique rivalisât avec la littérature, se dégageât du sentiment pur et se fit raisonnable. — Et c'est par lui que les idées françaises se sont introduites dans le germanisme et l'ont fécondé. Le rêve des Hoffmann, des Wackenroder, des Novalis était une chimère. Schumann s'efforça de réaliser cette chimère en conservant les moules traditionnels, il échoua. Berlioz tourne la difficulté et Berlioz est le grand révélateur pour Liszt. A la lumière des poèmes musicaux de Berlioz, Liszt voit jour dans son âme. Les romantiques avaient inventé comme terme à leurs aspirations l'art intégral, la renaissance du drame grec, une synthèse éblouissante de tous les arts. Berlioz ouvre la voie en fondant la poésie et la musique. D'autres avaient montré le chemin. Liszt imagina une évolution de la musique, allant de la musique religieuse impersonnelle, inexpressive, par le théâtre, à la musique à programme.

L'Opéra succède à l'Oratorio et finit par influencer la musique d'Eglise par une sorte de processus intérieur naturel. La musique tend à plus d'expression. L'Opéra, au contraire, recherche l'accent, et le grand mérite de Gluck est d'avoir compris l'importance de la déclamation. A son art puissant, Liszt oppose l'art de virtuose, la *musique pure*, des italiens, de Piccini. Et l'on sent déjà que son goût pour Gluck est moins musical que littéraire. Après Gluck, Mozart paraît, dont le mérite est surtout « d'avoir introduit l'élément musical dans la vie sociale, en comblant le fossé qui séparait la musique savante de la musique naïve » (éminemment expressive) en créant « la fusion de la mélodie, ce produit du génie populaire et de l'harmonie, science lentement élaborée par les efforts des hommes ». Mozart est arrivé à un moment suprême, il ferme l'ère ancienne, ouvre l'ère moderne. Il est à l'époque « charmante de la maturité qu'embaume encore un souffle printanier ». Après lui, l'évolution un instant arrêtée, continue. Beethoven écrit ses ouvertures *Egmont*, *l'Héroïque*, la *Pastorale*, les *Adieux*, la *Pathétique*, avant-coureurs du poème symphonique. Et Liszt jubile. La littérature envahit la musique « un fleuve magnétique réunit la poésie et la musique, ces deux formes de la pensée et du sentiment ». Et tandis que Beethoven s'attaque à la tragédie et qu'à travers son œuvre apparaît ce que Wagner va créer : le *drame lyrique*, Schubert s'empare des plus purs chefs-d'œuvre lyriques pour les mettre en musique.

Ce rêveur divin qui sut se soustraire aux exigences de la vie pour n'avoir à vivre que l'art popularise, la déclamation, fait faire un pas de géant à l'évolution vers l'union de ces deux sœurs jumelles la poésie et la musique. Et Mendelssohn de même crée l'ouverture poétique, paraphrase d'un texte, et Schumann contribue à hâter le mouvement vers le poème symphonique, vers les *tableaux psychologiques*. Schumann sort directement de Beethoven. Le défaut de l'auteur des *Amours du Poète* est d'avoir hésité, d'avoir vainement tenté d'animer de romantisme les mortes formules du classicisme. « Au lieu de chercher, d'oser, de conquérir, d'inventer, Schumann s'est efforcé de mettre à l'unisson des formes classiques son esprit si absolument romantique. Et cependant *malgré lui, inconscient*, par une *force fatale*, il chercha, il osa, il inventa. » Il élargit la route ouverte par Beethoven, l'union bienheureuse de la musique et des chefs-d'œuvre littéraires, son mérite fut d'avoir reconnu la nécessité de rapports, plus intimes entre poètes et musiciens. » Et Liszt est presque tenté d'apprécier mieux Schumann critique que Schumann compositeur. « Si comme homme, Schumann sentit le désir impérieux d'unir musique et littérature, comme musicien il aperçut la nécessité

de créer un lien plus étroit entre l'histoire de la musique et celles de l'art et de la poésie. »

Mieux que Schubert, Schumann a choisi des textes admirables pour ses lieder, il a agrandi le domaine de l'oratorio en créant l'oratorio poétique, et enfin, après les timides essais de Mendelssohn, inventa la musique de piano à programme.

C'est que Liszt est un littérateur et c'est pourquoi il aime Berlioz si profondément. Le grand maître qui a réalisé l'idéal, le voilà, celui qui a concentré toutes les tentatives inconscientes, c'est lui, Berlioz, celui par qui vainquit la musique à programme. Celle-ci est le dernier mot du progrès puisqu'elle permet « de faire participer l'auditeur aux émotions mêmes du compositeur en en déterminant le domaine par un texte ». Pour Berlioz (et derrière Berlioz il y a Liszt) « l'idée musicale n'est que l'adéquante expression d'un sentiment poétique ».

Le programme sert à fixer l'atmosphère d'une œuvre. Uniquement ? Non pas. Le programme doit « être le médium qui rend la musique plus compréhensible, plus abordable à cette partie du public composée de penseurs et d'hommes d'action ». Il y a un monde entre le *musicien pur* et le *musicien poète*, « entre celui qui, aux difficultés anciennes, en ajoute de nouvelles, recherche des combinaisons inconnues et reste indifférent aux masses parce qu'il ne leur parle ni de ses joies ni de ses douleurs, et celui qui, à la suite de Goethe, de Byron, de Mickiewicz, crée l'épopée moderne, chante la nature plus qu'il ne la décrit en ses secrets rapports avec notre âme ».

Le but suprême de l'homme est de jouir, « d'aspirer les harmonies divines de la nature en soi et d'exhaler les mélodies de son cœur, les soupirs de son âme dans l'art ». Plus de fossé entre la pensée et le sentiment. Grâce aux textes dont le compositeur agrmente son œuvre, celle-ci devient accessible à tous, tandis que le musicien pur laisse chacun rêver à sa fantaisie. — « La musique vocale par son poème, l'instrumentale grâce à son programme peuvent arriver à s'élever plus haut que le sentiment jusqu'à la pensée ! » Liszt dans son ardeur ne voit pas que ce qu'il appelle pensée est un sentimentalisme énorme et vague, il ne sent pas que la musique ne saurait être autre chose que sentimentale c'est-à-dire éminemment variable dans son effet et que l'expression musicale d'un texte est arbitraire. Il aurait dû se rappeler l'exemple typique de Georges Sand son amie qui, écoutant la *Symphonie Héroïque*, croyait entendre la *Pastorale* et s'efforçait de trouver un caractère champêtre à la *Marche funèbre*.

C'est que sans doute il était plus sensible (je dirai même uniquement sensible) au côté pittoresque, ou intellectuel d'une œuvre qu'à son côté émotif. Même en face d'un tableau comme la Ste-Cécile de Raphaël au lieu d'admirer simplement, il cherche une explication, des symboles et c'est pourquoi ce virtuose prodigieux n'a pas laissé dans l'histoire de la musique le souvenir d'un Rubinstein, comme reproducteur des œuvres des autres par exemple, ou d'un Chopin. Berlioz, précisément, par le côté essentiellement littéraire de son talent, a exercé sur Liszt une vraie fascination et c'est par la puissance dramatique de sa musique que Wagner l'a séduit. Berlioz à ses yeux est un précurseur. Lui-même en exaltant l'idéal romantique le déformait puisqu'il arrivait à donner dans l'œuvre musicale une importance trop grande à l'élément littéraire. Les romantiques voulaient hausser la poésie jusqu'au vague divinement éloquent de la musique, lui rêva d'ennoblir la musique en lui donnant un peu de la solidité lucide de la poésie. Wagner en réalisant leurs rêves a montré qu'il fallait qu'un des deux éléments l'emportât et pour notre joie et notre consolation son œuvre est essentiellement musicale.

Je crois que bien des choses qui nous paraissent étranges chez le compositeur, bien des traits, comme l'amour pour Meyerbeer, qui nous paraissent singuliers chez le musicien, trouveront leur raison dans son œuvre littéraire où il s'y est mis tout entier avec son ardeur généreuse, son intelligence claire et son cœur qui fut bon.

Paul de STOECKLIN.